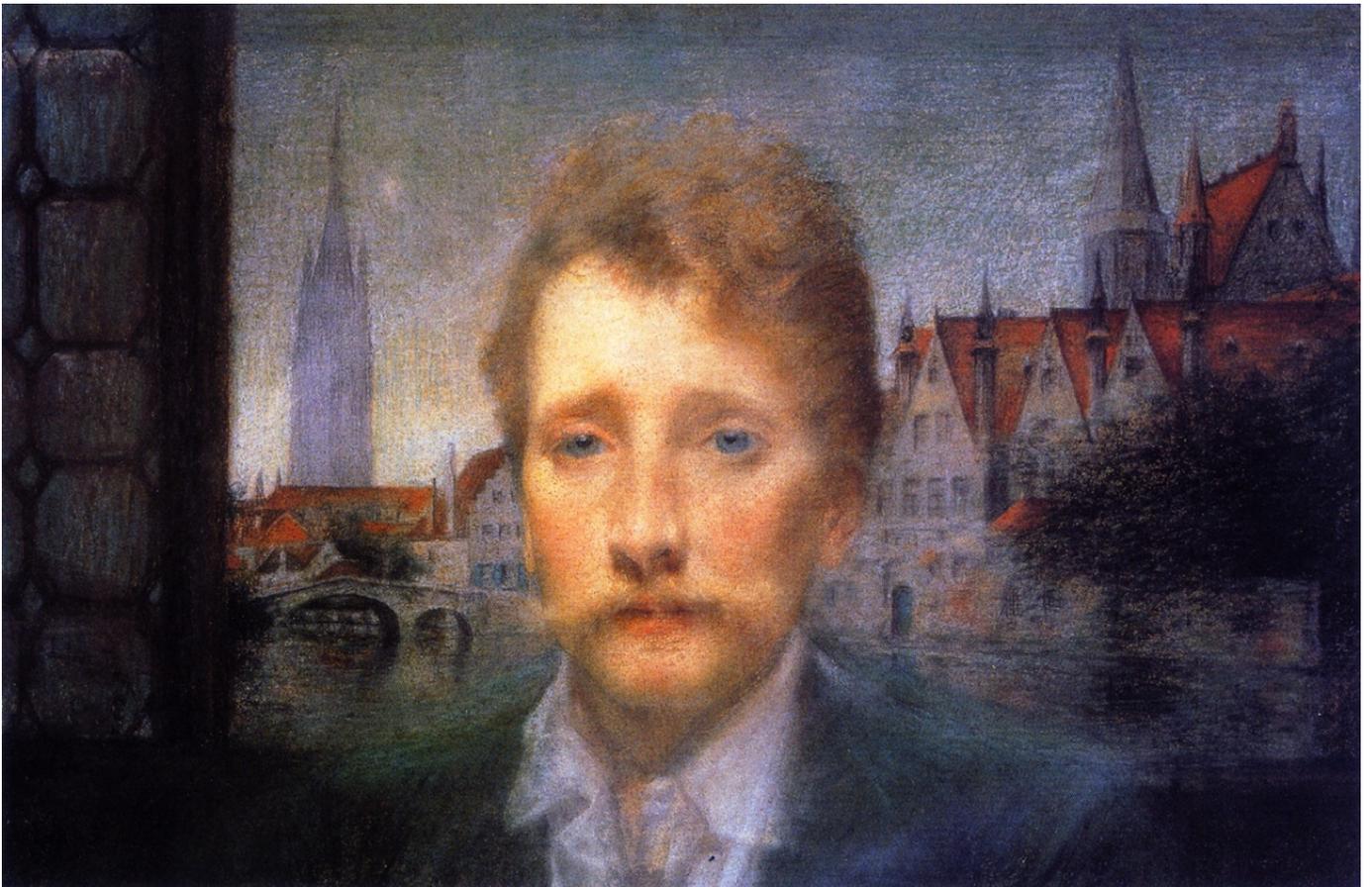


Bruges est un songe

*Choix de poèmes et proses de Georges Rodenbach en rapport avec Bruges
par Joël Goffin*



M. Rodenbach, pour moi, c'est presque le seul poète, oui, le seul poète vraiment original d'à présent. Il est parvenu à rendre ce que beaucoup ressentent, mais n'expriment point : l'âme des choses L'âme plutôt triste, dolente. C'est l'atmosphère de ses chambres, des meubles anciens, des étoffes fanées, la vie, l'intimité de la maison qui nous aime, captée comme au reflet des miroirs.

Il y a ensuite ses villes flamandes, avec toute la poésie de leur catholicisme du Nord; Bruges, qu'il a décrite, dont il a rendu l'impression poignante de désuétude. J'y ai séjourné. On subit forcément l'impression du milieu; mais traduire cela, c'est l'insaisissable.

Rodenbach y est arrivé ; c'est là qu'il est personnel; c'est par l'expression du vague, de l'ambiance, de l'âme des choses.

Edmond de Goncourt

Les glorieux ancêtres

Ma mère, pour ses jours de deuil et de souci,
Garde, dans un tiroir secret de sa commode,
Un petit coffre en fer rouillé, de vieille mode,
Et ne me l'a fait voir que deux fois jusqu'ici.

Comme un cercueil, la boîte est funèbre et massive,
Et contient les cheveux de ses parents défunts,
Dans des sachets jaunis aux pénétrants parfums,
Qu'elle vient quelquefois baiser le soir, pensive !

Quand sont mortes nos sœurs blondes, on l'a rouvert
Pour y mettre des pleurs et deux boucles frisées !
Hélas ! nous ne gardions d'elles, chaînes brisées,
Que ces deux anneaux d'or dans ce coffret de fer.

Et toi, puisque tout front vers le tombeau se penche,
O mère, quand viendra l'inévitable jour
Où j'irai dans la boîte enfermer à mon tour
Un peu de tes cheveux..., que la mèche soit blanche !

Les Tristesses

La chambre du poète

Oui ! C'est doux ! C'est la chambre, un doux port relégué
Où mon rêve, lassé de tendre au vent ses voiles,
Dans le miroir tranquille et pâle s'est cargué.
Las ! Sans plus espérer des sillages d'étoiles,
Et des départs vers des îles, mon rêve dort
Dans le profond miroir, comme en un canal mort ;
Et faut-il désirer un coup de vent qui chasse
En pleine mer, cette âme à l'ancre dans la glace ?

Le poète

Quel orgueil d'être seul à sa fenêtre, tard,
Près de la lampe amie, à travailler sans trêve,
Et sur la page blanche où l'on fixe son rêve
De planter un beau vers tout vibrant, comme un dard
Quel orgueil d'être seul pendant les soirs magiques
Quand tout s'est assoupi dans la cité qui dort,
Et que la Lune seule, avec son masque d'or,
Promène ses pieds blancs sur les toits léthargiques.
L'orgueil de luire encor lorsque tout est éteint :
Lampe du sanctuaire au fond des nefs sacrées,
Survivance du phare au-dessus des marées
Dont on ne perçoit plus qu'un murmure indistinct.
L'orgueil qu'ont les amants, les moines, les poètes,
D'être en communion avec l'obscurité,
Et d'avoir à leur cœur des vitraux de clarté
Qui ne s'éteignent pas pendant les nuits muettes.
Quel orgueil d'être seul, les mains contre son front,
À noter des vers doux comme un accord de lyre
Et, songeant à la mort prochaine, de se dire :
Peut-être que j'écris des choses qui vivront !

La Jeunesse blanche

L'Amant de Bruges

Ô ville, toi ma sœur à qui je suis pareil,
Ville déchue, en proie aux cloches, tous les deux
Nous ne connaissons plus les vaisseaux hasardeux
Tendant comme des seins leurs voiles au soleil,

Comme des seins gonflés par l'amour de la mer.
Nous sommes tous les deux la ville en deuil qui dort
Et n'a plus de vaisseaux parmi son port amer,
Les vaisseaux qui jadis y miraient leurs flancs d'or ;

Plus de bruits, de reflets... les glaives des roseaux
Ont un air de tenir prisonnières les eaux,
Les eaux vides, les eaux veuves, où le vent seul
Circule comme pour les étendre en linceul...

Nous sommes tous les deux la tristesse d'un port
Toi, ville ! Toi ma sœur douloureuse qui n'as
Que du silence et le regret des anciens mâts ;
Moi, dont la vie aussi n'est qu'un grand canal mort !

Le Règne du silence

Anna Rodenbach

J'entre dans ton amour comme dans une église
Où flotte un voile bleu de silence et d'encens ;
Je ne sais si mes yeux se trompent, mais je sens
Des visions de ciel où mon cœur s'angélise.

Est-ce bien toi que j'aime ou bien est-ce l'Amour ?
Est-ce la cathédrale ou plutôt la Madone ?
Qu'importe ! Si mon cœur remué s'abandonne
Et vibre avec la cloche au sommet de la tour !

Qu'importent les autels et qu'importent les vierges,
Si je sens là, parmi la paix du soir tombé,
Un peu de toi qui chante aux orgues du jubé,
Quelque chose de moi qui brûle dans les cierges.

Vers d'amour

L'Amour

Douceur du soir ! Douceur de la chambre sans lampe !
Le crépuscule est doux comme une bonne mort
Et l'ombre lentement qui s'insinue et rampe
Se déroule en fumée au plafond. Tout s'endort.

Comme une bonne mort sourit le crépuscule
Et dans le miroir terne, en un geste d'adieu,
Il semble doucement que soi-même on recule,
Qu'on s'en aille plus pâle et qu'on y meure un peu.

Des tableaux appendus aux murs, dans la mémoire
Où sont les souvenirs en leurs cadres déteints,
Paysage de l'âme et paysages peints,
On croit sentir tomber comme une neige noire.

Douceur du soir ! Douceur qui fait qu'on s'habitue
A la sourdine, aux sons de viole assoupis ;
L'amant entend songer l'amante qui s'est tue
Et leurs yeux sont ensemble aux dessins du tapis.

Et langoureusement la clarté se retire ;
Douceur ! Ne plus se voir distincts ! N'être plus qu'un !
Silence ! deux senteurs en un même parfum :
Penser la même chose et ne pas se le dire.

Le Règne du silence

Les Beffrois

C'est tout là-bas, parmi le Nord où tout est mort :
Des beffrois survivant dans l'air frileux du nord;

Les Beffrois invaincus, les Beffrois militaires,
Montés comme des cris vers les ciels planétaires;

Eux dont les carillons sont une pluie en fer,
Eux dont l'ombre à leur pied met le froid de la mer !

Or, moi, j'ai trop vécu dans le Nord; rien n'obvie
A cette ombre à présent des Beffrois sur ma vie.

Partout cette influence et partout l'ombre aussi
Des autres tours qui m'ont fait le cœur si transi;

Et toujours tel cadran, que mon absence pleure,
Répandant dans mes yeux l'avancement de l'heure,

Tel cadran d'autrefois qui m'hallucine encor,
Couronne d'où, sur moi, s'effeuille l'heure en or !

Le Règne du silence

La crypte Saint-Basile

Oui ! c'est la mort, mais c'est aussi l'Eternité;
Entrez, mon âme irrésolue !
Le portail vous effraie et ses démons sculptés;
Mais l'église est toute bonté,
Et, par les vitraux noirs, un clair de lune afflue.
O mon âme, rien de la vie
Ne vous aura suivie
Dans cette ombre propice et que vous souhaitiez.

Les cierges ont, au loin, des remuements de lèvres
Comme s'ils vous parlaient en rêve...
Oh ! les doigts rafraîchis à l'eau des bénitiers !
C'est le refuge;
C'est l'asile de l'Arche au milieu du déluge;
Et voici devers vous que vole la colombe,
La colombe du Saint-Esprit.

Certes la vieille église a le froid d'une tombe
En qui le vieux pécheur qu'on était meurt sans bruit;
On meurt au monde et on meurt à soi-même;
On est un Lazare blême;
Mais Jésus pleure et nous ressuscite soudain !

On renaît à la vie avec une âme neuve;
On se lève, on est comme au milieu d'un jardin.
Qu'importe le monde ! Qu'importe,
Au loin, la ville morte !
Et que sur les vitraux il pleuve,
Et que la nuit descende en ses crêpes de veuve !
Ici, il fait soleil;
L'ostensoir en vermeil
Brille, là-bas, au fond du chœur;
L'encens est un rideau de brume qui s'écarte...
Il semble qu'on soit mort et puis qu'on ait été
Ressuscité...
On sent autour de soi, comme des sœurs ;
On a l'air de prier avec Marie et Marthe.

Les canaux

Tel canal solitaire, ayant bien renoncé,
Qui rêve au long d'un quai, dans une ville morte,
Où le vent faible à son isolement n'apporte
Qu'un bruit de girouette, en son cristal foncé,
S'exalte d'être seul, ô bonne solitude !
Isolement par quoi son coeur devient meilleur
Quand l'eau s'est peu à peu déprise et se dénude
De tout désir qui lui serait une douleur !
Quiétude où jamais ne descend et ricoche
Que le tintement frêle et doux de quelque cloche,
Frissons contagieux d'un bruit presque divin !
Et qui, plein de mirage, est comme un ciel en marche,
Tout nostalgique en des recherches d'infini !
Qu'importe ! il vit déjà d'éternité. Car ni
Les quais de pierre stricts, ni tel vieux pont d'une arche
N'empêchent la descente en lui du firmament;
Ou la fumée éparse, au doux renoncement,
De le suivre dans l'air en chemin parallèle;
Ou les cygnes royaux sur les bords d'ouvrir l'aile,
Graduel déploiement d'un plumage inégal
Qui mire dans l'eau plane un arpège de plumes !

Ainsi le long du quai rêve le vieux canal
Où les choses se font l'effet d'être posthumes
Parmi cet au-delà de silence et d'oubli...
Mais tout revit quand même en son calme sans pli.
Or s'il reflète ainsi la fumée et les cloches
C'est pour s'être guéri de l'inutile émoi;
Aussi le canal dit : Ah ! vivez comme moi !...
Et son eau pacifique est pleine de reproches.

Le Règne du silence

Les quais

Le long des quais, sous la plaintive mélopée
Des cloches, l'Eau déserte est tout inoccupée
Et s'en va sous les ponts, silencieusement,
Pleurant sa peine et son immobile tourment,
Se plaindre de la vie éparse qui l'afflige !
Et la lune a beau choir comme une fleur sans tige
Dans le courant, elle a l'air d'être morte, et rien
Ne fait plus frissonner au souffle aérien
Ce pâle tournesol de lumière figée.
Eau dédaigneuse ! Sœur de mon âme affligée,
Qui se refuse aux vains décalques d'alentour,
Elle qui peut pourtant mirer toute une tour
O taciturne cœur ! Cœur fermé de l'eau noire.

Toute à se souvenir en sa vaste mémoire
D'un ancien temps vécu qui maintenant est mort :
Cadavre qu'elle lave avec son eau qui tord
Des tristesses de linge en pitié quotidienne
O l'eau, sœur de mon âme, empire des noyés,
Se répétant le soir l'une à l'autre : « Voyez
S'il est une douleur comparable à la mienne ! »

Le Règne du silence

L'Hôpital Saint-Jean

La maladie est si doucement isolante :
Lent repos d'un bateau qui songe au fil d'une eau,
Sans nulle brise, et nul courant qui violente,
Attaché sur le bord par la chaîne et l'anneau.
Avant ce calme octobre, il s'appartenait guère :
Toujours du bruit, des violons, des passagers,
Et ses rames brouillant les canaux imagés.
Maintenant il est seul; et doucement s'éclaire
D'un mirage de ciel qui n'est plus partiel;
Il se ceint de reflets puisqu'il est inutile;
Et, délivré du monde, il s'encadre de ciel.

Car cet isolement anoblit, lénifie;
On se semble de l'autre côté de la vie;
Les amis sont au loin, vont se raréfier;
A quoi dont s'attacher; à qui se confier ?
On ne va plus aimer les autres, mais on s'aime;
On n'est plus possédé par de vains étrangers,
On se possède, on se réalise soi-même;
Les noeuds sont déliés ! Les rapports sont changés !
Toute la vie et son mensonge et son ivraie
Se sont fanés dans le miroir intérieur
Où l'on retrouve enfin son visage meilleur,
Celui de pure essence et d'identité vraie.

Les maladies des pierres sont des végétations. Novalis.

Quand la pierre est malade elle est toute couverte
De mousses, de lichens, d'une vie humble et verte;
La pierre n'est plus pierre; elle vit; on dirait
Que s'éveille dans elle un projet de forêt,
Et que, d'être malade, elle s'accroît d'un règne,
La maladie étant un état sublimé,
Un avatar obscur où le mieux a germé !
Exemple clair qui sur nous-mêmes nous renseigne :
Si les plantes ne sont que d'anciens cailloux morts
Dont naquit tout à coup une occulte semence,
Les malades que nous sommes seraient alors
Des hommes déjà morts en qui le dieu commence !

Les Vies encloses

Les cygnes (I)

Les cygnes dans le soir ont soudain déplié
Leurs ailes, parmi l'eau qu'un clair de lune moire;
On y sent se lever un frisson qui va croître,
Comme le long du feuillage des peupliers.

Frisson pareil à ceux d'un grand vent dans les arbres;
C'est comme une musique, en pleurs d'être charnelle;
Musique d'une harpe qui serait une aile,
Car les ailes de cygne ont la forme des harpes.

Ces harpes tout à coup ont déchiré la brume;
Les nénuphars lèvent leurs voiles de béguines;
Tout se recueille; tout écoute les beaux cygnes
Qui dressent sur l'eau morte un arpège de plumes.

Concert nocturne où, seul, je m'arrête de vivre !
Ah ! ces harpes de la musique du silence
Dont on ne sait si elle est morte ou recommence;
Et mon coeur s'est gelé dans ces harpes de givre.

Le Miroir du ciel natal

Les cygnes (II)

Le cygne d'un beau rêve acquis à ce silence
Qui s'effaroucherait d'un peu de violence
Et qui n'arrive à flotter comme une palme
Qu'à cause du repos, à cause du grand calme,
Cygne blanc dont la queue ouverte se déploie,
- Barque de clair de lune et gondole de soie -
Cygne blanc, argentant l'ennui des mornes villes,
Qui hérissé parfois dans les canaux tranquilles
Son candide duvet tout impressionnable;
Puis, quand tombe le soir, cargué comme les voiles;
- Dédaignant le voyage et la mer navigable -
Sommeille, l'aile close, en couvant des étoiles !

Le Règne du silence

Lac d'Amour

L'eau houleuse du port est sans mirage aucun.
Mais dans le somnolent dimanche, il suffit qu'un
Souffle d'air passe au fil du bassin qui repose
Pour propager le vert reflet des peupliers,
Quand se crispe en frissons de moire l'eau morose...

C'est ainsi que la cloche aux glas multipliés
Dans l'Ame du dimanche, où toute rumeur cesse,
Agrandit longuement des cercles de tristesse.

Le Règne du silence

Le gris du ciel du Nord

Le gris du ciel du Nord dans mon âme est resté;
Je l'ai cherché dans l'eau, dans les yeux, dans la perle;
Gris indéfinissable et comme velouté,
Gris pâle d'une mer d'octobre qui déferle,
Gris de pierre d'un vieux cimetière fermé.
D'où venait-il, ce gris par-dessus mon enfance
Qui se mirait dans le ciel inanimé ?
Il était la couleur sensible du silence
Et le prolongement des tours grises dans l'air.
Ce ciel de demi-deuil immuable avait l'air
D'un veuvage qui ne veut pas même une rose
Et dont le crêpe obscur sans cesse s'interpose
Entre la joie humaine et son chagrin sans fin.
Ah ! ces ciels gris, couleur d'une cloche qui tinte,
Dont maintenant et pour toujours ma vie est teinte !
- Et, pour moudre ces ciels, tournait quelque moulin !

Les Vies encloses

Le ciel pluvieux

Dans les ciels de Toussaint la pluie est humble et lente !
Maladive beauté de ces ciels où des fils
Ont capturé notre âme en leurs réseaux subtils,
Echeveau qu'on croit frêle et qui nous violente !
Quel remède à l'ennui des longs jours pluvieux ?
Et comment éclaircir, lorsqu'on y est en proie,
Le mystère de leur tristesse qui larmoie ?
Sont-ce les pleurs du ciel - en deuil de quelle peine ?
Car la pluie a vraiment une tristesse humaine !
Pluie épars. Elle nous atteint ! C'est comme afin
De nous lier à sa peine contagieuse.

Elle s'étend dans l'atmosphère spongieuse
Et, grise, elle renait d'elle-même sans fin.
Pluie étrange. Est-ce un filet où l'âme se mouille
Et se débat ? Est-ce de la poussière d'eau ?
Où l'effilochement fil à fil d'un rideau ?
Est-ce le chanvre impalpable d'une quenouille ?
Où bien le ciel a-t-il lui-même des douleurs
Et pleut-il simplement les jours que le ciel pleure ?
Alors tout s'éclucide : attraction des pleurs !
La pluie apporte en nous les tristesses de l'heure;
Insinuante, jusqu'en nous elle descend;
Elle cherche nos pleurs et va les accroissant,
O pluie alimentant le réservoir des larmes !
Inexorable pluie ! Apporteuse d'alarmes !
Nous n'en souffrons si fort que pour prévoir un peu
Qu'après la pluie et les heures sombres enfuies,
Même lorsque le ciel sera de nouveau bleu,
Il nous faudra plus tard pleurer toutes ces pluies.

Les brumes du Nord

Le brouillard indolent de l'automne est épars...
Il flotte entre les tours comme l'encens qui rêve
Et s'attarde après la grand-messe dans les nef;
Et il dort comme un linge sur les remparts.

Il se déplie et se replie. Et c'est une aile
Aux mouvements imperceptibles et sans fin;
Tout s'estompe; tout prend un air un peu divin;
Et, sous ces frôlements pâles, tout se nivelle.

Tout est gris, tout revêt la couleur de la brume :
Le ciel, les vieux pignons, les eaux, les peupliers,
Que la brume aisément a réconciliés
Comme tout ce qui est déjà presque posthume.

Brouillard vainqueur qui, sur le fond pâle de l'air,
A même délayé les tours accoutumées
Dont l'élancement gris s'efface et n'a plus l'air
Qu'un songe de géométrie et de fumées.

Le Miroir du ciel natal

Le jet d'eau

Le jet d'eau s'est levé sur la vasque d'eau morte;
Il a l'air dans le soir de quelqu'un qui exhorte
Et porte au ciel, dans un bouquet, une supplique.

Le parc s'empreint d'une douceur évangélique
Et les feuilles vont se cherchant comme des lèvres.

Seul le jet d'eau s'afflige; il insiste, il s'enfièvre
Dans cette solitude où son élan se brise.
Ah ! que n'a-t-il plutôt humblement accepté
Le sort calme d'avoir pour sœurs des roses-thé,
Et de ne se crispier qu'à peine sous la brise.
Et d'être un étang plane au niveau du jardin ?
Orgueil ! Il a voulu toucher le ciel lointain,
S'élever au-dessus des roses, ô jet d'eau
Qui se termine en floraison de chapiteau,
Comme pour résumer à soi seul tout un temple.

Ah ! l'effort douloureux, toujours inachevé !
Il est debout, encor qu'il chancelle et qu'il tremble;
Il est celui qui tombe après s'être élevé;
Il rêve en son orgueil l'impossible escalade
De l'azur, où planter son frêle lys malade;
Il est le nostalgique, il est l'incontenté;
Il est l'âme trop fière et que le ciel aimante.
- Ah ! que n'a-t-il vécu du sort des roses-thé
Parmi l'herbe où leur vie est heureuse et dormante !
- Il est le doux martyr d'un idéal trop beau;
Il espérait monter jusqu'au ciel, le jet d'eau !
Mais son vœu s'éparpille ! Et sa robe retombe
En plis agenouillés comme sur une tombe.

Dimanche en province (I)

Morne l'après-midi des dimanches, l'hiver,
Dans l'assoupissement des villes de province,
Où quelque girouette inconsolable grince
Seule, au sommet des tours, comme un oiseau de fer !

Il flotte dans le vent on ne sait quelle angoisse !
De très rares passants s'en vont sur les trottoirs:
Prêtres; femmes du peuple en grands capuchons noirs,
Béguines revenant des saluts de paroisse.

Des visages de femme ennuyés sont collés
Aux carreaux, contemplant le vice et le silence,
Et quelques maigres fleurs, dans une somnolence,
Achèvent de mourir sur les châssis voilés.
Et par l'écartement des rideaux des fenêtres,
Dans les salons des grands hôtels patriciens
On peut voir, sur des fonds de gobelins anciens,
Dans de vieux cadres d'or, les portraits des ancêtres.

En fraise de dentelle, en pourpoint de velours,
Avec leur blason peint dans un coin de la toile,
Qui regardent au loin s'allumer une étoile
Et la ville dormir dans des silences lourds.

Et tous ces vieux hôtels sont vices et vent ternes;
Le moyen âge mort se réfugie en eux;
C'est ainsi que, le soir, le soleil lumineux
Se réfugie aussi dans les tristes lanternes.

O lanternes, gardant le souvenir du feu,
Le souvenir de la lumière disparue,
Si tristes dans le vice et le deuil de la rue
Qu'elles semblent brûler pour le convoi d'un Dieu !

Et voici que soudain les cloches agitées
Ébranlent le Beffroi debout dans son orgueil,
Et leurs sons, lourds d'airain, sur la ville au cercueil
Descendent lentement comme des pelletées !

Dimanche en province (II)

Dimanche, après-midi de dimanche, en province !
Repos dominical : pâles rideaux levés
Pour de rares passants moins réels que rêvés,
Ombres, sur un écran, que le soir triste évince...
Solitude du soir dans la vaste maison
Où bat le pouls de la pendule qui s'ennuie;
Silence où l'on entend une petite pluie,
— Fine pluie automnale et d'arrière-saison, —
Épingler d'acier froid les vitres déjà mortes.
Essai de s'égayer avec les pianos
En dépit du vent noir qui pleure sous les portes;
Mais, triste, la musique, — écho des casinos
Et des valse de l'autre été si tôt fanées;
Triste, car c'est funèbre et vain, tous ces efforts,
Tout ce désir d'un peu s'évader des années
Et d'échapper à la tristesse du dehors,
A la tristesse aussi du vent plein de reproches,
Tristesse du dimanche où s'affligent les cloches !
Dimanche, après-midi de dimanche Langueur
De la vaste maison, vide de l'heure enfuie,
Où l'on entend dans l'ombre une petite pluie.
Épingler d'acier froid les vitres de son cœur !

Le Règne du silence

Les réverbères

Les réverbères un par un sont allumés,
Si tristes, grelottant dans le verre fragile ;
C'est vraiment, dirait-on, des oiseaux enfermés
Et qui se font du mal sur les vitres menteuses,
Puis meurent longuement en spasmes de clarté ;
Ou c'est encor des roses jaunes souffreteuses
Ayant peur, ayant froid dans le cristal fouetté,
Et dont le vent effeuille à terre la lumière...
Lanternes s'allumant à l'heure coutumière
Plus ternes par les soirs de Noël ou toussaint,
Qui s'allongent, dans l'air mouillé, comme des rampes
Et qu'en leur solitude aucun passant ne plaint,
Tristes lanternes, —sœurs malheureuses des lampes !
Que le vent exténue à chaque carrefour
Et qui n'auront jamais, dans ces jours de novembre,
Les doux miroirs, le nid d'étoffe d'une chambre,
Et le dorlotement des guimpes d'abat-jour !

Le Règne du silence

Le fantôme de Bruges

Une surtout, la plus triste des villes grises,
Murmure dans l'absence : « Ah ! mon âme se brise ! »

Murmure avec sa voix d'agonie : « aimez-moi ! »
Et je réponds : « J'ai peur de l'ombre du beffroi,

J'ai peur de l'ombre encor de la tour sur ma vie
Où le cadran est un soleil qu'on crucifie. »

La voix reprend avec tendresse, avec émoi :
« Revenez-moi ! Aimez mes cloches ! Aimez-moi ! »

Et je réplique : « Non ! les cloches que j'écoute
Sont les gouttes d'un goupillon pour une absoute ! »

La voix s'obstine, encor plus tendre : « Aime mes eaux !
Remets ta bouche à la flûte de mes roseaux ! »

Mais je réponds : « Non ! les roseaux dont l'eau s'encombre
Sont des flûtes de mort où ne chante que l'ombre ! »

Le Miroir du ciel natal

Regard du Nord

En des pays de longs canaux et de marais,
Les yeux sont, eux aussi, baignés d'un charme frais ;
Clairs yeux remémorés de Flandre et de Hollande
Qui paraissent mouillés, influencés par l'eau ;
Yeux comme un petit port avec un seul bateau
Qui s'avoue humble, et que nul trafic n'achalande,
Mais dont le calme heureux contribue à polir
Les reflets d'alentour qui s'y viennent pâlir.
S'ils sont ainsi, c'est à cause de l'eau voisine
Qui les fait à sa ressemblance, y propageant
Son aspect de miroir et de fluide argent.
Donc, comme un port, cette eau des yeux emmagasine
Les horizons et le paysage adjacent
Dont le mirage en sa transparence descend :
Le ciel y réfléchit ses teintes sans durée ;
On y perçoit aussi, comme sur un vélin,
L'enluminure en or d'un vieux quai, d'un moulin,
Et toute l'ambiance y vit, miniaturée.

Les vies encloses

Bruges le bon refuge

Plus qu'ailleurs on y songe au vide de la vie,
A l'inutilité de l'effort qui nous leurre;
Rien par quoi la tristesse un peu se lénifie
Et rien pour désaffliger l'heure !

Toujours les quais connus, les mêmes paysages,
Les vieux canaux pensifs qu'un cygne en deuil affleure;
Sans jamais d'imprévu ni de nouveaux visages
Donnant une autre voix à l'heure !

Et toujours, avec des langueurs équivalentes
A celles de la pluie automnale qui pleure,
Quelque moulin, vers la banlieue, aux ailes lentes,
Qui tourne et semble moudre l'heure !

Le Miroir du ciel natal

Vieux quais

Il est une heure exquise à l'approche des soirs,
Quand le ciel est empli de processions roses
Qui s'en vont effeuillant des âmes et des roses
Et balançant dans l'air des parfums d'encensoirs.

Alors tout s'avivant sous les lueurs décrues
Du couchant dont s'éteint peu à peu la rougeur,
Un charme se révèle aux yeux las du songeur :
Le charme des vieux murs au fond des vieilles rues.

Façades en relief, vitraux coloriés,
Bandes d'Amours captifs dans le deuil des cartouches,
Femmes dont la poussière a défleuri les bouches,
Fleurs de pierre égayant les murs historiés.

Le gothique noirci des pignons se décalque
En escaliers de crêpe au fil dormant de l'eau,
Et la lune se lève au milieu d'un halo
Comme une lampe d'or sur un grand catafalque.

Oh ! les vieux quais dormants dans le soir solennel,
Sentant passer soudain sur leurs faces de pierre
Les baisers et l'adieu glacé de la rivière
Qui s'en va tout là-bas sous les ponts en tunnel.

Oh ! les canaux bleuis à l'heure où l'on allume
Les lanternes, canaux regardés des amants
Qui devant l'eau qui passe échangent des serments
En entendant gémir des cloches dans la brume.

Tout agonise et tout se tait : on n'entend plus
Qu'un très mélancolique air de flûte qui pleure,
Seul, dans quelque invisible et noirâtre demeure
Où le joueur s'accoude aux châssis vermoulus !

Et l'on devine au loin le musicien sombre,
Pauvre, morne, qui joue au bord croulant des toits ;
La tristesse du soir a passé dans ses doigts,
Et dans sa flûte à trous il fait chanter de l'ombre.

Bruges havre de silence

C'est là qu'il faut aller quand on se sent dépris
De la vie et de tout et même de soi-même;
Ville morte où chacun est seul, où tout est gris,
Triste comme une tombe avec des chrysanthèmes.

C'est là qu'il faut aller se guérir de la vie
Et faire enfin le doux geste dont on renonce;
Il en émane on ne sait quoi qui pacifie;
Quel beau cygne est entré dans l'âme qui se fonce ?

On souffrait dans son âme, on souffrait dans sa chair;
Mais il advient qu'un peu de joie encore pleuve
Avec le carillon intermittent dans l'air...
C'est là qu'il faut aller quand on a l'âme veuve !

Le Miroir du ciel natal

Les cloches

Je songe à d'anciens soirs lorsque le vent du nord
Sonnait du haut des tours tel qu'un veilleur qui corne,
Et couvrait de brouillard le soleil jaune et morne
Comme d'un blanc suaire un visage de mort.
L'air était glacial ; on sentait les approches
De l'automne où s'en vont les feuilles dans le vent ;
Et, pareille aux clameurs d'oiseaux se poursuivant,
On entendait passer la voix d'airain des cloches.
L'une disait : « Tes sœur, voilà déjà quinze ans,
Sont mortes ; leurs tombeaux n'ont plus de roses neuves. »
Une autre gémissait : « Priez pour quatre veuves ;
Hier quatre marins sont morts sur les brisants ! »
Une autre encor disait : « On vient d'abattre l'arbre
Dont le bois doit servir à faire ton cercueil. »
Puis une autre : « Vivants, pourquoi tout cet orgueil ?
La chair est une argile et les cœurs sont du marbre. »
Une cloche pleurait dans l'air endolori :
« Il aimait une femme aussi fausse qu'impure ;
Mais elle avait grand air dans son col de guipure.
Un soir, il se tua pour elle. Elle en a ri !... »
Une petite cloche au travers de la brume
Chantait : « Les enfants morts sont très heureux ; et j'ai
Le soupçon qu'au printemps, quand ils ont voyagé,
Leurs âmes ont l'odeur dont le vent se parfume. »
D'autres disaient encore : « Oh ! les cœurs transpercés,
Les âmes se cherchant en fuites éternelles !... »
Et ces rumeurs, comme un appel de sentinelles,
Montaient lugubrement des clochers dispersés !
Les derniers carillons dans le vent froid qui passe
Faisaient un bruit de clés énormes, comme si
Un noir géôlier marchait au fond du ciel transi
Pour s'en aller fermer les portes de l'Espace !

Bruges la morte

La ville est morte, morte, irréparablement !
D'une lente anémie et d'un secret tourment,
Est morte jour à jour de l'ennui d'être seule...
Petite ville éteinte et de l'autre temps qui
Conserve on ne sait quoi de vierge et d'alangui
Et semble encor dormir tandis qu'on l'enlinceule;
Car voici qu'à présent, pour embaumer sa mort,
Les canaux, pareils à des étoffes tramées
Dont les points d'or du gaz ont faufilé le bord,
Et le frêle tissu des flottantes fumées
S'enroulent en formant des bandelettes d'eau
Et de brouillard, autour de la pâle endormie
- Tel le cadavre emmailloté d'une momie -
Et la lune à son front ajoute un clair bandeau !

Le Règne du silence

La Flandre est un songe

Les rêves sont les clés pour sortir de nous-mêmes,
Pour déjà se créer une autre vie, un autre ciel
Où l'âme n'ait plus rien retenu du réel
Que les choses selon sa nuance et qu'elle aime :
Des cloches effeuillant leurs lourds pétales noirs
Dans l'âme qui s'allonge en canaux de silence,
Et des cygnes parés comme des reposoirs.
Ah ! toute cette vie, en moi, qui recommence,
Une vie idéale en des décors élus
Où tous les jours pareils ont des airs de dimanches,
Une vie extatique où ne cheminent plus
Que des rêves, vêtus de mousselines blanches...
Or ces rêves triés ont de câlines voix,
Voix des cygnes, voix des cloches, voix de la lune,
Qui chantonnet ensemble et n'en forment plus qu'une
En qui l'âme s'exalte et s'apaise à la fois.
De même la Nature a fait comme notre âme
Et choisi, elle aussi, des bruit qu'elle amalgame,
Se berçant aux frissons des arbres en rideau,
Lotionnant sa plaie aux rumeurs des écluses...
Voix chorale qui sait, pour ses peines confuses,
Unifier des bruits de feuillage et d'eau !

Le Règne du silence

Au Béguinage

Au loin, le béguinage avec ses clochers noirs,
Avec son rouge enclos, ses toits d'ardoises bleues
Reflétant tout le ciel comme de grands miroirs,
S'étend dans la verdure et la paix des banlieues.

Les pignons dentelés étagent leurs gradins
Par où montent le Rêve aux lointains qui brunissent,
Et des branches parfois, sur les murs des jardins,
Ont le geste très doux des prêtres qui bénissent.

En fines lettres d'or chaque nom des couvents
Sur les portes s'enroule autour des banderoles,
Noms charmants chuchotés par la lèvre des vents ;
La maison de l'Amour, la maison des Corolles,

Les fenêtres surtout sont comme des autels
Où fleurissent toujours des géraniums roses,
Qui mettent, combinant leurs couleurs de pastels,
Comme un rêve de fleurs dans les fenêtres closes.

Fenêtres des couvents ! attirantes le soir
Avec leurs rideaux blancs, voiles de mariées,
Qu'on voudrait soulever dans un bruit d'encensoir
Pour goûter vos baisers, lèvres appariées !

Mais ces femmes sont là, le cœur pacifié,
La chair morte, cousant dans l'exil de leurs chambres ;
Elles n'aiment que toi, pâle crucifié,
Et regardent le Ciel par les trous de tes membres !

Oh! le silence heureux de l'ouvrier aux grands murs,
Où l'on entend à peine un bruit de banc qui bouge,
Tandis qu'elles sont là, suivant de leurs yeux purs
Le sable en ruisseaux blonds sur le pavement rouge.

Oh! le bonheur muet des vierges s'assemblant,
Et comme si leurs mains étaient de candeur telle
Qu'elles ne peuvent plus manier que du blanc,
Elles brodent du linge ou font de la dentelle.

C'est un charme imprévu de leur dire « ma sœur »
Et de voir la pâleur de leur teint diaphane
Avec un pointillé de taches de rousseur
Comme un camélia d'un blanc mat qui se fane.

Rien d'impur n'a flétri leurs flancs immaculés,
Car la source de vie est enfermée en elles
Comme un vin rare et doux dans des vases scellés
Qui veulent, pour s'ouvrir, des lèvres éternelles !

II

Cependant quand le soir douloureux est défunt,
La cloche lentement les appelle à complies
Comme si leur prière était le seul parfum
Qui pût consoler Dieu dans ses mélancolies !

Tout est doux, tout est calme au milieu de l'enclos ;
Aux offices du soir la cloche les exhorte,
Et chacune s'y rend, mains jointes, les yeux clos,
Avec des glissements de cygne dans l'eau morte.

Elles mettent un voile à longs plis ; le secret
De leur âme s'épanche à la lueur des cierges,
Et, quand passe un vieux prêtre en étole, on croirait
Voir le Seigneur marcher dans un Jardin de Vierges !

III

Et l'élan de l'extase est si contagieux,
Et le cœur à prier si bien se tranquillise,
Que plus d'une, pendant les soirs religieux,
L'été répète encor les Ave de l'Église ;

Debout à sa fenêtre ouverte au vent joyeux,
Plus d'une, sans ôter sa cornette et ses voiles,
Bien avant dans la nuit, égrène avec ses yeux
Le rosaire aux grains d'or des priantes étoiles !

Le silence de Bruges

Le silence apparaît à ce moment comme quelque chose de vivant, de réel, de despotique qui vit là, seul, comme en un royaume élu pour son exil, qui veut, qui commande, qui se montre hostile à qui le dérange. Inconsciemment, invinciblement, on subit sa douleur muette, et si par hasard quelque passant approche et fait du bruit, on a comme l'impression d'une chose anormale, choquante et sacrilège.

Evocations. Agonie de villes

Le Quai du Rosaire et la Maison de Bruges-la-Morte

Hugues Viane se disposa à sortir, comme il en avait l'habitude quotidienne à la fin des après-midi. Inoccupé, solitaire, il passait toute la journée dans sa chambre, une vaste pièce au premier étage, dont les fenêtres donnaient sur le quai du Rosaire, au long duquel s'alignait sa maison, mirée dans l'eau.

Bruges-la-Morte

Eglise de Jérusalem ou du Saint-Sépulcre

Hugues aimait encore, en ses crises de mysticisme, à aller s'ensevelir dans le silence de la petite chapelle de Jérusalem. C'est là surtout que se dirigeaient, au couchant, les femmes en mante... Il entrait après elles; les nefs étaient basses; une sorte de crypte. Tout au fond, dans cette chapelle édifiée pour l'adoration des plaies du Sauveur, un Christ grandeur nature, un Christ au tombeau, livide sous un linceul de fine dentelle. Les femmes en mante allumaient de petits cierges, puis s'éloignaient à pas glissants. Et les cires saignaient un peu. On aurait dit, dans cette ombre, que c'étaient les stigmates de Jésus, se rouvrant, se reprenant à couler, pour laver les fautes de ceux qui venaient là.

Bruges-la-Morte

Quai Vert (Groenerei)

Ces quais de Bruges, combien, dans ma pensive jeunesse, je les ai suivis, confessés, aimés, - avec des coins que j'étais seul à connaître, à consoler, avec des maisons dont les vitres mortes me regardaient !

Et, dans la prison des quais de pierre, l'eau stagnante des canaux où ne passent plus de navires, ni de barques, où rien ne se reflète que l'immobilité des pignons dont les arches décalquées ont l'air d'escaliers de crêpe qui conduisent jusqu'au fond. Et sur les eaux inanimées, des balcons en surplomb, des rampes de bois, des grilles de jardins incultes, des portes mystérieuses, toute une enfilade de choses confuses et déjetées qui sont accroupies au bord de l'eau, avec des airs de mendier, sous des haillons de feuillage et de lierre qui s'effilochent...

Evocations. Agonie de villes

Le carillonneur au beffroi

On parle souvent de l'attrance du gouffre. Il y a aussi le gouffre d'en haut... Borluut montait encore; il aurait aimé monter toujours, songeant avec mélancolie que sans doute l'escalier allait finir et que, au bout, au bord de l'air, il aurait encore la nostalgie de continuer plus loin, plus haut.

En ce moment une vaste rumeur affluait, enfilait l'étroit escalier. C'était le vent, toujours gémissant, qui sans cesse montait, descendait les marches. Douleur du vent qui se plaint de la même voix dans les arbres, dans les voiles, dans les tours ! Douleur du vent qui résume toutes les autres !

On retrouve, dans ses cris aigus, ceux des enfants; dans ses lamentations, le chagrin des femmes; dans sa fureur, le rauque sanglot de l'homme, qui rebondit et se brise. Le vent, qu'entendait Borluut, demeurait, certes, encore un total ressouvenir de la terre, quoique si vague déjà. Ce n'étaient plus ici qu'un mirage de plaintes, des voix pâlies, des échos de tristesses trop humaines et qui avaient honte. Le vent venait d'en bas; il n'était si affligé que pour avoir passé dans la ville; or, les peines qu'il y avait recueillies et qui, là, gémissaient toutes vives, arrivées avec lui à la hauteur de la tour, commençaient à se dissoudre, à se transmuier de douleur en mélancolie et de larmes en pluie...

Borluut songea que c'était bien le symbole de la vie nouvelle où il entraît, cette vie de vigie et de sommet, confusément désirée, conquise par hasard; et que, pour lui aussi, chaque fois qu'il monterait au beffroi, désormais, les ennuis se fondraient dans son âme, comme les plaintes se fondent dans le vent.

Il montait toujours. Çà et là, s'ouvraient des portes, laissant voir des chambres immenses, des dortoirs aux lourdes solives, où dormaient des cloches. Borluut s'en approcha, dans un vague émoi; elles ne reposaient pas tout à fait, pas plus que ne reposent complètement les vierges. Des rêves traversaient leur sommeil. On aurait dit qu'elles allaient bouger, s'étirer, vagir comme des somnambules. Rumeur incessante parmi les cloches ! Bruit qui persiste, comme celui de la mer dans les coquillages ! Jamais elles ne se vident toutes. Son qui perle comme une sueur ! Brume de musique à ras du bronze...

Plus loin, plus haut, partout, apparaissaient de nouvelles cloches, alignées, l'air agenouillées, en robes pareilles, vivant dans la tour comme dans un couvent. Il y en avait de grandes, de fluettes, de vieilles au costume fané, de jeunes qui étaient des novices et avaient remplacé quelque ancienne, tous les aspects d'une humanité cloîtrée qui demeure variable sous l'uniformité de la règle. Couvent de cloches, où la plupart, cependant, étaient celles encore de la fondation. C'est en 1743 que ce nouveau carillon de quarante-neuf cloches, remplaçant celui de 1299, avait été fondu par Jacques du Méry et installé dans le beffroi. Mais Borluut se prit à croire que plusieurs cloches originelles avaient survécu, s'étaient mêlées aux nouvelles. En tout cas, le même bronze avait dû servir pour la refonte, et ainsi c'était toujours le vieux métal du XIII^e siècle qui continuait son concert anonyme.

Borluut déjà se familiarisait. Il alla voir de près toutes ces bonnes cloches qui allaient vivre sous son obédience; il voulut les connaître. Une à une, il les interrogea, les appela par leur nom, fut curieux de leur histoire. Le métal, parfois avait des patines argentines, les marbrures d'un môle que la marée a battu, un tatouage compliqué, des rouilles de sang et des verts-de-gris comme d'une poussière de résidus. Parmi ces chimies savoureuses, Borluut, çà et là, reconnaissait une date, agrafée comme un bijou; ou des inscriptions latines qui s'enroulaient; des noms de parrains et de marraines qui avaient confié leur mémoire à la cloche nouveau-née.

Borluut allait, courait, attiré partout, dans l'émoi et le charme de ces découvertes. Le vent, à ces hauteurs, redoubla, devint tout à coup violent et mugissant, mais avec une voix qui n'était plus que la sienne, où toute comparaison humaine cessait, la voix d'une force et d'un élément, qui n'a de pareille que la voix de la mer. Borluut sentait qu'il approchait de la plate-forme crénelée du beffroi, où l'escalier aboutit, trouve un relais avant de gagner le sommet de la tour. C'est là, dans un angle de cette plate-forme, que se carrait la cabine du carillonneur, logis éthéré, chambre de verre, s'ouvrant par six larges baies sur l'espace. Il fallut y monter comme à l'assaut. Le vent soufflait, de plus en plus furieux, agressif, lâché tel qu'une écluse, épars en vastes nappes, en rafales traîtres, en masses croulantes, en poids précipités, puis soudain rassemblé, compact comme un mur. Borluut avançait, joyeux de la lutte, comme si le vent, le saccageant, emportant son chapeau, défaisant ses vêtements, voulait le déshabiller de la vie et le porter libre et nu dans l'air salubre du haut lieu...

Enfin il atteignit la petite demeure aérienne. Accueil de l'auberge au sortir du voyage ! Tiédeur et silence ! Borluut la reconnut ; rien n'avait été dérangé depuis le temps où il y venait visiter parfois Bavon De Vos, le vieux maître carillonneur, sans soupçonner qu'il lui succéderait un jour. Aujourd'hui tout se précisait mieux, puisque ce logis étroit était déjà le sien et qu'il allait y passer à son tour bien des heures de l'avenir. Cela l'émut un peu d'y songer...

Il allait y vivre au-dessus de la vie ! Et, en effet, il aperçut, par les hautes vitres, l'immense paysage, la ville gisante, tout en bas, au fond, dans un abîme. Il n'osait pas regarder.

Un vertige le prendrait... Il fallait habituer ses yeux à voir du bord de l'infini; où il semblait parvenu.

Plus près de lui, il contempla le clavier du carillon, à l'ivoire jauni, les pédales, les tiges de fer articulées, montant des touches vers le battant des cloches, tout le compliqué mécanisme. En face, il découvrit une petite horloge toute petite, et étrange d'être si petite dans l'immense tour, accomplissant son bruit d'humble vie régulière, ce battement de pouls des choses qui fait envie au cœur humain... Il était curieux de penser que la petite horloge était d'accord avec l'énorme horloge de la tour. Elle vivait tout auprès, comme une souris dans la cage d'un lion.

Or, les aiguilles du petit cadran allaient marquer onze heures. Et aussitôt, Borluut entendit une rumeur, un tumulte de nid dérangé, le bruit d'un jardin que le vent enfle quand l'orage va commencer.

Ce fut une trépidation prolongée, le prélude du carillon qui sonne automatiquement avant l'heure, actionné par un cylindre de cuivre que des trous carrés percent, ajoutent

comme une dentelle. Borluut, curieux du mécanisme, se précipita dans la chambre où aboutissent, à ce cylindre, tous les fils de communication des cloches. Borluut regarda, étudia. Il lui semblait voir l'anatomie de la tour. Tous les muscles, les nerfs sensitifs étaient à nu. Le beffroi prolongeait en haut, en bas, son vaste corps. Mais ici, se groupaient les organes essentiels. son cœur palpitant qui était le cœur même de la Flandre, dont le carillonneur comptait, en ce moment, les pulsations parmi les rouages séculaires.

La musique s'exalta, brouillée d'être trop proche. Ce fut joyeux cependant comme une aube. Le son courut sur toutes les octaves comme la lumière sur tous les prés. Une petite cloche eut des grisollements d'alouette; d'autres ripostèrent par l'éveil de tous les oiseaux, le frisson de toutes les feuilles. Une basse fut le beuglement profond des bœufs... Borluut écoutait, mêlé à ce réveil de campagne, déjà familier avec cette musique pastorale, comme si c'eût été celle de ses bêtes et de son champ. Joie de vivre ! Eternité de la Nature ! Mais l'idylle avait à peine chanté que, résorbant toute la fête du carillon, la grosse cloche tinta, grave, sonnante la mort de l'heure : onze coups, vastes, lents, distants l'un de l'autre, comme pour montrer qu'on se sent seul quand on meurt...

Le Carillonneur

L'esthétique de Bruges

L'esthétique des villes est essentielle. Si tout paysage est un état d'âme, comme on a dit, c'est plus vrai encore pour un paysage de ville. Les âmes des habitants sont conformes à leur cité. Un phénomène d'un genre analogue se produit pour certaines femmes qui, durant la grossesse, s'entourent d'objets harmonieux, de statues calmes, de jardins clairs, de bibelots subtils, afin que l'enfant futur s'en influence et soit beau. De même on ne conçoit pas un génie originaire d'ailleurs que d'une ville magnifique. [...]

Ce sont les belles villes, sans doute, qui font les âmes belles.

Le Carillonneur

Van Eyck et Memling

Ce n'est qu'à Bruges qu'on peut bien comprendre les Primitifs flamands. C'est là seulement qu'il faudrait les voir. Imaginez Bruges rassemblant son or et ses efforts pour arriver avec l'appui de l'Etat, à posséder tous les tableaux qui sont en Belgique de van Eyck, le Royal, et de Memling, l'Angélique... [...]

Bruges deviendrait ainsi un but de pèlerinage pour l'élite de l'humanité; on y irait, quelques jours de l'an, mais de partout alors, des bouts de l'Univers, comme à un tombeau sacré, le tombeau de l'Art [...]

Evocations, Villes flamandes

L'Hôtel Gruuthuse

Après l'Hôtel de Ville et la Maison du greffe où des polychromies, des ors neufs, avaient comme habillé d'étoffes chatoyantes et de bijoux la nudité des pierres, on avait décidé la restauration de l'hôtel de la Gruuthuus. Borluut se mit à l'œuvre, releva, sur la façade en briques, la balustrade à jour, les lucarnes à crochets et à fleurons, les pignons du XVe siècle avec les armoiries du seigneur de céans qui y avait hébergé le roi d'Angleterre, chassé par ceux de la Rose rouge. Le vieux palais renaissait, sortait de la mort, avait l'air soudain de vivre et de sourire, en ce quartier de Bruges mémorable où il atténuerait, tout contigu, les élancements abrupts de Notre-Dame qui bondit par blocs à l'assaut de l'air, étage ses contreforts, ses plates-formes, ses vaisseaux, ses arcs-boutants comme des ponts-levis sur le ciel. Ce sont, à l'infini, des accumulations de bâtisses, des entassements, des enchevêtrements, d'où la tour soudain jaillit comme un cri.

A côté du farouche édifice, l'hôtel de la Gruuthuus, quand la restauration en serait terminée, mettrait, du moins, l'atténuation d'une vieillesse plus ornée et amène. On attendait avec impatience l'achèvement de ce travail, car maintenant la ville se passionnait pour ses embellissements. Elle avait compris son devoir, et qu'il fallait s'assurer contre la ruine, consolider sa beauté fléchissante. Un sens d'art, soudain, descendit comme une Pentecôte, éclaira toutes les consciences. L'édilité faisait restaurer ses monuments; les particuliers, leurs demeures; le clergé, ses églises. Il y a ainsi un avertissement de la destinée, le signe magique, auquel chacun se met à obéir, sans le savoir, sans comprendre. Le mouvement, dans Bruges, avait été unanime. Chacun contribua à créer de la Beauté, collabora à la ville, qui devint ainsi tout entière une œuvre d'art. [...]

Qu'allait-il advenir du vieux palais reconstitué ? Mais est-ce que les choses ne s'appellent pas ? Il y a des analogies mystérieuses. Un rythme conduit l'Univers. Les destinées s'harmonisent. Quand la maison est bâtie, vient l'hôte qu'elle mérite et qui devait venir. Ainsi quand le palais de la Gruuthuus était un mendiant, las des longs chemins de l'histoire, assis au bord d'un quai de Bruges, il ne connut que les pauvres, ceux qui lui ressemblaient. On en avait fait le Mont-de-Piété.

Au contraire, dès que le Palais, comme touché par un magicien, redevint lui-même, sa destinée changea. A ce moment, mourut une vieille douairière qui légua, pour y être conservée et exposée, une merveilleuse collection de point de Bruges. Le Palais étant maintenant une dentelle de pierre, il fallait qu'il devînt un musée de dentelles. Attirance mystérieuse ! Tout correspond. On se mérite à soi-même ce qui advient. Et les événements s'accomplissent, selon qu'on a fait son âme.

La Procession du Saint-Sang

Alors s'entendit le cliquetis des encensoirs. La fumée bleue roula des volutes plus proches; toutes les clochettes s'unirent en un grésil plus sonore, qui cuivra l'air. L'évêque parut, mitre en tête, sous un dais, portant la châsse - une petite cathédrale en or, surmontée d'une coupole où, parmi mille camées, diamants, émeraudes, améthystes, émaux, topazes, perles fines, songe l'unique rubis possédé du Saint-Sang. Hugues, gagné par l'impression mystique, par la ferveur de tous ces visages, par la foi de cette immense foule massée dans les rues, sous ses fenêtres, plus loin, partout, jusqu'au bout de la ville en prière, s'inclina aussi quand il vit, aux approches du Reliquaire, tout le peuple tomber à genoux, se plier sous la rafale des cantiques.

Bruges-la-Morte

Le Béguinage

Le Béguinage, c'est une ville à part dans l'autre ville, un enclos mystique qui demeure comme un coin de prière inviolé.

Seules quelques béguines peuvent encore logiquement circuler à pas frôlants dans cette atmosphère éteinte, car elles ont moins l'air de marcher que de glisser, et ce sont encore des cygnes blancs des longs canaux.

Evocations. Agonie de villes

Local de la Gilde de Saint-Sébastien, Carmersstraat

[Le Carillonneur] fréquenta les tireurs, apprécia leur adresse quand, armés de leurs grands arcs, ils visaient les cibles ou les oiseaux emplumés du grand mât, si minuscules dans le recul et qu'il fallait décrocher d'une flèche sûre. Il se plut dans cet antique et pittoresque local à la tourelle de maçonnerie, chaude et sanguine comme un teint, parmi cette animation de jeux, de franches paroles, de longues libations où la bière flamande coule et mousse. C'était un coin de vie populaire, intact et savoureux, une image coloriée du passé, sauvée par hasard.

Le Carillonneur.

Les madones de Bruges

En cette Bruges catholique surtout, où les mœurs sont sévères ! Les hautes tours dans leurs frocs de pierre partout allongent leur ombre. Et il semble que, des innombrables couvents, émane un mépris des roses secrètes de la chair, une glorification contagieuse de la chasteté. A tous les coins de rue, dans des armoires de boiserie et de verre, s'érigent des Vierges en manteaux de velours, parmi des fleurs de papier qui se fanent, tenant en main une banderole avec un texte déroulé qui, de leur côté, proclament : Je suis l'immaculée.

Le Carillonneur

Notre-Dame

Ce soir-là, il entra, en passant, dans l'église Notre-Dame où il se plaisait à venir souvent, à cause de son caractère mortuaire : partout, sur les parois, sur le sol, des dalles tumulaires avec des têtes de mort, des noms ébréchés, des inscriptions rongées aussi comme des lèvres de pierre... La mort elle-même ici effacée par la mort...

Mais, tout à côté, le néant de la vie s'éclairait par la consolante vision de l'amour se perpétuant dans la mort, et c'est pour cela que Hugues venait souvent en pèlerinage à cette église : c'étaient les tombeaux célèbres de Charles le Téméraire et de Marie de Bourgogne, au fond d'une chapelle latérale. Comme ils étaient émouvants ! Elle surtout, la douce princesse, les doigts juxtaposés, la tête sur un coussin, en robe de cuivre, les pieds appuyés à un chien symbolisant la fidélité, toute rigide sur l'entablement du sarcophage. Ainsi sa morte reposait à jamais sur son âme noire. Et le temps viendrait aussi où il s'allongerait à son tour comme le duc Charles et reposerait auprès d'elle. Sommeil côte à côte, bon refuge de la mort, si l'espoir chrétien ne devait point se réaliser pour eux et les joindre.

Hugues sortit de Notre-Dame plus triste que jamais.

Bruges-la-Morte

Les avis mortuaires à la sortie des églises

A la porte de Saint-Sauveur et aussi sur les murs vétustes de Notre-Dame, Barbe remarqua, comme elle n'en avait jamais tant vu, les grands papiers funéraires, faire-part publics, qu'on affiche selon la coutume, pour annoncer le service comme un spectacle. Et le nom du défunt y éclate, en vedette.

Bruges-la-Morte

L'Hôpital Saint-Jean et la Châsse de Sainte-Ursule

Mais, parmi ses pèlerinages à travers la ville, Hugues adorait surtout l'hôpital Saint-Jean, où le divin Memling vécut et a laissé de candides chefs-d'œuvre pour y dire, au long des siècles, la fraîcheur de ses rêves quand il entra en convalescence. Hugues y allait aussi avec l'espoir de se guérir, de lotionner sa rétine en fièvre à ces murs blancs. Le grand Catéchisme du Calme !

Des jardins intérieurs, ourlés de buis; des chambres de malades, toutes lointaines, où l'on parle bas. Quelques religieuses passent, déplaçant à peine un peu de silence, comme les cygnes des canaux déplacent à peine un peu d'eau. Il flotte une odeur de linge humide, de coiffes défraîchies à la pluie, de nappes d'autel qu'on vient d'extraire d'antiques armoires...

Enfin Hugues arrivait au sanctuaire d'art où sont les uniques tableaux, où rayonne la célèbre châsse de sainte Ursule, telle qu'une petite chapelle gothique en or, déroulant, de chaque côté, sur trois panneaux, l'histoire des onze mille Vierges; tandis que dans le métal émaillé de la toiture, en médaillons fins comme des miniatures, il y a des Anges musiciens, avec des violons couleur de leurs cheveux et des harpes en forme de leurs ailes.

Ainsi le martyr s'accompagne de musiques peintes. C'est qu'elle est douce infiniment, cette mort des Vierges, groupées comme un massif d'azalées dans la galère s'amarrant qui sera leur tombeau. Les soldats sont sur le rivage. Ils ont déjà commencé le massacre; Ursule et ses compagnes ont débarqué. Le sang coule, mais si rose ! Les blessures sont des pétales... Le sang ne s'égoutte pas; il s'effeuille des poitrines.

Les Vierges sont heureuses et toutes tranquilles, mirant leur courage dans les armures des soldats, qui luisent en miroirs. Et l'arc, d'où la mort vient, lui-même leur paraît doux comme le croissant de la lune !

Par ces fines subtilités, l'artiste avait exprimé que l'agonie, pour les Vierges pleines de foi, n'était qu'une transsubstantiation, une épreuve acceptée en faveur de la joie très prochaine. Voilà pourquoi la paix, qui régnait déjà en elles, se propageait jusqu'au paysage, l'emplissait de leur âme comme projetée.

Minute transitoire : c'est moins la tuerie que déjà l'apothéose; les gouttes de sang commencent à se durcir en rubis pour des diadèmes éternels; et, sur la terre arrosée, le ciel s'ouvre, sa lumière est visible, elle empiète...

Angélique compréhension du martyr ! Paradisiaque vision d'un peintre aussi pieux que génial.

Hugues s'émouvait. Il songeait à la foi de ces grands artistes de Flandre, qui nous laissèrent ces tableaux vraiment votifs - eux qui peignaient comme on prie !

La Cathédrale Saint-Sauveur – chapelle du Saint-Sacrement

Le jour suivant, vers six heures, Godelieve s'acheminait vers la cathédrale du Saint-Sauveur. Joris avait préféré cette église-ci, la jugeant plus belle et voulant de la beauté autour de leur amour. Elle entra par une porte latérale, et alla l'attendre, comme il était convenu, dans une des chapelles de l'abside. Sans savoir pourquoi, elle avait peur. Qui aurait deviné ? Qui les aurait soupçonnés en les voyant là ensemble ? N'est-elle pas sa belle-sœur, avec laquelle il n'y a rien d'anormal à sortir, entrer dans une église, prier un peu ?

Pourtant, elle avait épié, avec une petite angoisse, les quelques fidèles épars dans les nefs. C'étaient des femmes du peuple, humbles servantes de Dieu, presque ensevelies dans leurs vastes mantes, dont le capuchon s'évase en forme de bénitier. Elles s'identifiaient de plus en plus avec l'ombre commençante. Seuls, les vitraux irradiaient encore. Les rosaces faisaient la roue. C'étaient des paons bleus, d'orgueil immobile. Un vaste silence. On n'entendait que le crépitement de quelques bougies, le craquement intermittent du bois des confessionnaux ou des stalles, cette vague respiration des choses endormies. La polychromie ardente des murs et des colonnes se décolorait. Un crêpe invisible descendait sur tout. Une odeur d'encens fané, de gloire moisie, de poussière des siècles régnait. Les visages des vieux tableaux mouraient. On pensait aux ossements des reliquaires.

Godelieve attendait, un peu en émoi et en mélancolie. Elle s'était agenouillée sur une chaise, s'enveloppa d'un signe de croix, chercha dans son Paroissien la messe pour la bénédiction du mariage. Quand elle l'eut trouvée, elle se signa de nouveau et commença à lire l'Introït, les yeux sur la page, épelant les mots avec un lent remuement des lèvres, pour éviter toute distraction qui aurait été sacrilège. Malgré cela, elle suivait mal le texte, inquiète et troublée, se relevant à tout instant, regardant derrière elle et jusqu'au fond de l'église, au moindre bruit qui retentissait sur les dalles.

Alors elle joignit les mains et, les yeux vers l'autel, elle pria ardemment l'Agneau pascal, tout en or chargé d'une croix, qui est figuré sur la porte tournante du tabernacle : « O mon Dieu ! dites-moi que ce n'est pas trop vous offenser et que vous me pardonnez. J'ai tant souffert, mon Dieu ! Et puis vous n'avez pas défendu d'aimer ! Or, c'est lui que j'aime, que j'ai toujours aimé, à qui je suis fiancée depuis toujours. C'est lui que j'ai choisi devant vous, mon Dieu ! que je choisis pour mon seul et mon éternel époux. S'il n'est pas mon époux devant les hommes, il sera mon époux devant vous. O mon Dieu ! dites que vous me pardonnez ! dites que vous me bénissez. Dites que vous allez nous unir, ô mon Dieu, que vous allez nous marier, en recevant mon serment et le sien... Brusquement, elle se retourna : un bruit de pas venait vers elle; quelqu'un s'avançait, dans le crépuscule accru, qui devait être Joris. Elle le voyait avec son âme. Alors, elle eut un frisson et s'apparut à elle-même devenue toute pâle. Son sang déserta le visage, reflua au cœur en une marée rouge et chaude. Elle sentit, dans sa poitrine, une tiédeur, un

effleurement comme d'une caresse de bonheur, une rose soudain ouverte et qui mettait là un temps de mai.

L'ombre humaine grandit, entra dans l'ambulateur, fut bientôt derrière elle, murmurant : « Godelieve » très doucement, au-dessus de son épaule.

- Joris, c'est toi ? fit-elle, encore un peu inquiète, mal assurée dans son bonheur. Puis elle lui indiqua une chaise qu'elle avait préparée à côté de la sienne. Et sans plus le regarder, sans rien dire, elle rouvrit son Paroissien et se remit à lire la messe du mariage. Joris la regarda, gagné par ce mysticisme angélique où elle s'exaltait, transfigurait la faute prochaine. Elle s'avouait devant Dieu, sans remords, avec joie et certitude, comme si elle l'avait vu, du fond de ses mystérieux paradis, acquiesçant et bénissant. Ce n'était pas, pour elle, un simulacre, de quoi se leurrer ou s'absoudre. Elle célébrait ses justes noces. Peut-être qu'elle avait raison au point de vue de l'Eternité. Joris se sentit inondé d'une grande joie. Il s'attendrit de voir qu'elle avait tenu à être bien mise, agrafa de secrets bijoux, tout un luxe caché sous un long manteau, mais qu'elle lui dévoilerait sans doute au retour.

Après un long temps de prière, il la vit qui ôtait ses gants. Il regarda, intrigué. Qu'allait-elle faire ? Alors, elle sortit de sa poche un écrin, en retira des alliances, deux anneaux d'or massif... Religieusement elle en mit un à son doigt, puis, attirant à elle la main de Joris, elle lui glissa l'autre... Et, gardant cette main dans la sienne, en une étreinte chaste comme si un prêtre l'avait couvée de son étole, elle lui demanda avec une voix de la plus confiante tendresse

- Tu m'aimeras toujours, n'est-ce pas ?

Leurs alliances se touchèrent, se baisèrent, anneaux rivés d'une chaîne mystique que Dieu venait de bénir et qui les unissait à jamais dans un amour indissoluble et légitime !

Godelieve recommença à prier; elle n'avait plus à défendre leur amour contre le ciel; l'air en extase maintenant, et de parler avec Dieu de son bonheur.

Parmi les gestes et l'émoi de cet échange d'anneaux, elle n'avait pas pris garde à ses gants qu'elle venait de retirer. Au moment de partir, elle les chercha. Ils étaient tombés à terre. Joris se baissa, les ramassa; alors il remarqua que leurs chaises reposaient sur une de ces dalles funéraires dont la vieille cathédrale de Saint-Sauveur, en maints endroits, est pavée; il y avait là, dans cette chapelle, toute une série de tombes plates en laiton et en pierre, quelques-unes avec des effigies noircies, celle du seigneur, celle de la dame, représentés dans les plis immobiles du linceul, avec des grappes de raisin et des attributs évangéliques, tout autour.

Godelieve venait de le découvrir aussi. Une pierre tombale était sous leurs pieds; on y lisait les dates d'un trépas très ancien, les lettres espacées, incomplètes, d'un nom qui, à son tour, périssait sur la dalle, s'y décomposait, retournait au néant. Funèbres emblèmes ! Comment ne s'en était-elle pas aperçue, en prenant place ici ? Leur amour était né sur la mort.

Pourtant l'impression fâcheuse se dissipa. Leur bonheur était de ceux que même la mort n'assombrit pas, comme le bonheur des amants, le soir, en été, dans les kermesses de village, qui s'écartent de la danse et vont, pour s'aimer, pour se prendre les mains et les lèvres, s'adosser aux murs du cimetière.

Attirance de l'amour et de la mort ! La passion de Joris et de Godelieve n'en fut que plus grave.

Et, ce soir-là, en se possédant, ils crurent mourir un peu l'un de l'autre.

Le Carillonneur

La dentelle de Bruges

Sœur Ursule comptait parmi les plus habiles dentellières; ses points merveilleux étaient pour continuer la renommée de ces précieuses dentelles de Bruges qu'on aperçoit jusqu'au bout de l'histoire parant des robes de reines. Elle aimait son métier, comme on aime un art. Et c'était presque un art pour elle, laissant jouer ses doigts dans les fils de son carreau comme sur les cordes d'une harpe. Elle improvisait aussi parfois, inventant soudain quelque dessin imprévu, tout nouveau, un assemblage de rosaces, de grandes fleurs blanches ajourées, comme vu par elle, une nuit d'hiver, en dentelle de givre sur ses vitres, et tout à coup ressouvenu...

On aurait dit alors qu'elle travaillait avec des fils de la Vierge... Oh ! ces miracles blancs opérés comme un jeu : toile d'une araignée invisible ourdissant un réseau où se prennent des étoiles; plan qui semble confus et tout à coup aboutissant, par ces grésils de linge accumulés, à une parure en filigrane toute ciselée. N'est-ce pas un bijou silencieux que la dentelle ?

Musée de Béguines, Dentelles de Bruges

Cantiques au Béguinage

A l'église, durant les offices du dimanche et des jours de fête ce sont des Soeurs de la Communauté qui occupent le jubé. Elles sont à peine musiciennes, douées seulement d'un peu de voix, chantant d'instinct et de mémoire, comme les petits soprani des maîtrises de paroisse.

Même celle qui assume les solos n'est guère plus initiée : chacune de ses notes doute d'elle-même, a des tremblements de goutte d'eau, des hésitations de cierge qu'on vient d'allumer. L'hymne se déroule au hasard, ondule, plane, s'amincit, s'enfle sans cause, toujours irrésolue. Mais c'est un charme supplémentaire que cette fragilité d'un chant aussi cassable que le verre et d'autant moins enhardi qu'il doit enclorre, dans sa transparence une langue inconnue.

Ah ! les argentines syllabes latines, les Gloria et les Agnus Dei, quelle douceur d'anomalie ils ont dans ces bouches féminines, s'en effeuillant comme des fleurs dont elles ne savent pas le nom.

Heureusement qu'il y a surtout des unissons, des répons, des cantiques en chœur où les craintives chantres peuvent se coaliser, se soutenir l'une l'autre. Alors, dans le silence de l'église chant unanime s'élabore ainsi qu'une dentelle, frêle, mais aérien aussi, et naissant presque de l'air nu, comme un miracle. Les Sœurs juxtaposent leurs naïfs solfèges, combinent les fils épars de leurs voix sur le velours sombre de l'orgue. Chacune inocule sa fleur dans la trame, collabore au point vocal qui note à note se module, jusqu'à ce qu'enfin, sur le velours sombre de l'orgue, s'ajoute le cantique en dentelle totale. L'assemblée des Béguines, à genoux sur des prie-Dieu, écoute. La ravissante musique ! Elle les frôle, les dorlote, leur propage de mystérieux frissons... Ah ! ces voix, si peu labiales, mystérieusement insexuelles; ces voix douces comme de la ouate, fraîches comme des jets d'eau, insinuantes comme le vent dans les arbres, prolongées dans les nef comme l'encens ! Sont-ce vraiment des voix humaines ? Sont-ce encore les voix des Sœurs du jubé qu'on entend ? Trop doux concerts qui n'appartiennent plus à la terre... Les Béguines ferment les yeux, glissent à l'extase... Ce sont les Anges qui chantent... Et la musique descend comme un filet céleste qui pêche leurs âmes et les entraîne vers Dieu à travers une mer d'argent.

Musée de Béguines, Leurs Cantiques. Nature morte.